

« La plupart des Conti ne sont plus des hommes, ce sont des zombies »

Quatre ans après la fermeture de l'usine Continental à Clairoix, le bilan psychologique des salariés est inquiétant. La femme de l'un d'entre eux témoigne.



Jeudi dernier, Michel Letupe était enterré à Clairoix. Son suicide a causé une énorme émotion parmi les ex-Conti.

Jeudi dernier, de nombreux Conti ont assisté à l'enterrement de l'un des leurs. Michel Letupe, 42 ans, a mis fin à ses jours en se jetant sous un train, à proximité de l'usine Continental.

Si les enquêteurs n'établissent aucun lien direct entre le geste de Michel Letupe et la fermeture de l'entreprise, ce décès ne surprend pas Caroline, la femme d'un Conti. « C'est pas le premier, et ça ne sera sûrement pas le dernier. Il faut être une femme ou un enfant de Conti pour comprendre ce que ces hommes ont vécu et vivent toujours. Ils ont été traités comme des moins que rien, du jour au lendemain. »

Elle même a parfois eu peur pour son mari. « Une fois, il a reçu un appel. Un collègue qui incitait pour qu'il soit présent à une manifestation, mais il ne pouvait pas, il devait garder notre enfant. D'un coup, il s'est mis à tout casser dans la cuisine, et il est parti en courant. Je l'ai retrouvé près d'une écluse. J'ai immédiatement pris rendez-vous chez un médecin, qui lui a tout de suite prescrit des médicaments. »

Son CV ne mentionne pas qu'il est un Conti

Elle considère que son mari ne sera jamais un « ex-Conti », qu'il gardera toujours « la marque Conti ». « Ils sont tous marqués indéfiniment par ce qui s'est passé. Tous, à des niveaux différents, nous avons

subi la méchanceté des gens. Parce que nous nous sommes battus. »

Caroline a vu le regard de certains amis et membres de sa famille changer dès qu'il a été question de remettre aux Conti un chèque de 50 000 euros. « À partir de ce moment-là, on a assimilé les Conti à des billets de banque : ce qui nous arrivait n'était pas grave, on allait avoir les 50 000, mais les gens ne se rendent pas compte. Qu'est ce que c'est 50 000 quand on a perdu sa fierté d'homme ? Quand on ne sait pas si on retrouvera un jour un boulot, alors qu'on a une maison à payer, des enfants à élever et parfois un divorce à assumer. Parce que c'est une triste réalité. Beaucoup ont divorcé... »

Ses enfants, ont également subi la fermeture. « J'ai dû les changer d'écoles. Ils se faisaient insulter à longueur de journée. Et puis, ils ont grandi plus vite que les autres. Pour eux, ce n'était pas facile de voir leur père dans cet état ». Pas facile pour eux, ni pour elle.

Pendant de longs mois, Caroline a

« On a assimilé les Conti à des billets : ce qui nous arrivait n'était pas grave, on allait avoir les 50 000 € »

soutenu son mari, restant vigilante à la moindre dérive. « Je les ai vus, tous, sombrer. Les visages devenir ternes. Certains tombaient dans l'alcoolisme. Je ne voulais plus qu'il aille aux rassemblements sans moi. Je ne voulais pas qu'il soit entraîné dans cette atmosphère morose, sordide. Pour la plupart, ce ne sont plus des hommes, ce sont des zombies. Ils ne savent plus qui ils sont. »

Elle a supporté la dépression, les sauts d'humeur, les pleurs. Sans jamais juger. En essayant d'être le plus présente possible. « Il le fallait. Je ne voulais pas voir ma vie de famille s'écrouler. Je ne voulais pas qu'il sombre. Aujourd'hui, j'en paie les conséquences. Ma santé n'est pas

En février, les Conti à Sarreguemines

Le 10 février, ils iront sur le site Continental de Sarreguemines. « On ne va pas bloquer l'usine, rassure le secrétaire du CE, Pierre Sommé (FO). On va voir les délégués syndicaux et les personnels. On a six mois de plus avec le cabinet de reclassement Altedia, on veut que tout le monde ait du travail ». Avant cela, le 31 janvier, ils « font le point » avec Altedia et la direction.

bonne. Mais mon mari, à défaut d'aller bien, va mieux. »

Aujourd'hui, il a repris une formation et est actuellement sous contrat avec un autre employeur « Mais il n'a pas mis sur son CV qu'il était un Conti. Il l'a avoué il y a peu de temps ». S'il ne considère pas que « C'est mal d'être un Conti », il a eu peur de la médiatisation du combat qu'ils ont mené.

« Ce que nous avons obtenu, nous l'avons mérité. On ne regrette rien. Mais pour retrouver un boulot, être un Conti, ce n'est pas bon... » Le couple continue à se tenir au courant, à se rendre aux réunions quand c'est possible. « Mais c'est dur de voir tous ces regards vides. Tant qu'il y aura une procédure en cours, ça sera difficile de tirer un trait. »

Caroline appréhende les prochaines échéances. « On va sûrement obtenir des nouvelles indemnités, qui font apparaître dans la presse. Ça va encore susciter des jalousies. On ne devrait pas en parler. C'est de l'atteinte à la vie privée. »

Et son mari de rappeler : « Nous avons accepté de travailler 39 heures, payées 35. On nous a certifié que l'usine resterait ouverte jusqu'en 2012. Cet argent, on l'a gagné. On ne l'a pas volé. »

L'amertume est toujours là. Elle se mêle à la colère, parfois à la tristesse « Ça, seuls les Conti peuvent le comprendre. »

CINDY LÉCRIVAIN

3 QUESTIONS À



ANNE CREMADES

Directrice des opérations, psychologue clinicienne, pour le cabinet Présence Conseil qui a suivi les Conti depuis 2009.

« Le temps de la solidarité a eu lieu, c'était beau, mais maintenant, il faut penser à soi »

► Êtes-vous surprise par ce suicide ? Statistiquement, cela ne me surprend absolument pas. Un suicide sur 1 500 personnes, c'est presque logique, même si ce n'est jamais une bonne nouvelle. Il n'est jamais facile de perdre son emploi évidemment, mais il est dangereux d'établir un rapport direct avec Continental. Il y a peut-être un rapport, mais il n'y a pas assez d'éléments pour le dire. Il y aurait eu une dizaine de suicides, ce serait plus évident.

► Les Conti sont des zombies ? Cette dame a raison... Qu'est-ce qu'un zombie ? Un homme qui a perdu son identité. C'est ce qui se passe particulièrement pour ces salariés. L'usine était « une entreprise mamie », presque un membre de la famille pour eux, au point qu'ils se sont appelés du nom de l'entreprise : « les Conti ». Les médias et les politiques aussi ont participé à cette dynamique avec les délégués syndicaux. Les salariés y ont trouvé une tribune, mais l'exposition s'est finalement retournée contre eux. C'est là qu'est le risque, il faut être très bien entouré, par la famille...

► Que doivent-ils faire ? Ça peut paraître bête, mais il ne faut plus penser qu'à soi. Le temps de la solidarité a eu lieu, c'était beau, c'était honorable, mais ça s'est parfois fait aux dépens des individus. Maintenant il faut se regarder avec bienveillance et penser à soi, même si c'est difficile. Et sans culpabiliser.